

TERRIBLE EXPLOSION!!

Explosion de l'Atelier a Cartouches, pres de la Porte St.-Jean.

Onze personnes tuées et plusieurs blessées.

Détails complets sur cette Explosion suivis de tous les Témoignages entendus devant l'Enquête ainsi que le Verdict du Jury.

Vendredi, le 4 de mars 1864, le ville de Québec a été le théâtre d'un triste accident qui a failli être suivi d'une épouvantable catastrophe. A midi moins vingt minutes, une violente détonation, accompagnée d'une forte commotion souterraine, se fit entendre par toute la ville, et quelques minutes après l'on apprenait que le laboratoire près de la porte St.-Jean, servant à la fabrication des cartouches et contenant sept barils de poudre, venait de faire explosion.

La bâtisse qui a été le théâtre de l'explosion était un édifice en pierre, bas et de récente construction ; ses murs avaient environ 3 pieds d'épaisseur ; elle se trouvait située dans l'enclos au pied de la rue d'Auteuil, près de sa jonction avec la rue Ste.-Hélène et à quelques pas du corps de garde de la porte St.-Jean. Cette bâtisse servait de laboratoire pour les artilleurs. A quelque distance se trouve un autre édifice entouré d'un mur et servant de magasin à poudre. Immédiatement en face du lieu où l'explosion s'est produite, il y a une bâtisse longue ou plutôt une série de constructions en pierre qui s'étendent le long de la rue d'Auteuil jusqu'à la porte du Parc inférieur et servent à l'emmagasinage des canons et d'autre matériel de guerre.

Quant à la cause de l'accident, il paraît que ceux qui se trouvaient dans la bâtisse au moment de l'explosion étaient occupés à décharger des fusées défectueuses et à en faire de nouvelles. Ils étaient quatorze, savoir : le capitaine Mahon, le caporal Brayshaw, M. Hawkins ; P. Flanagan, du 17^e régiment, James Dolan, et les canonniers Morant, Russell, Bruce, Elmer, Finn, Lewis, Thompson, Baxter et Bur, de l'artillerie royale. Un des soldats, paraît-il, se trouvait en dehors à décharger une fusée lorsque le contenu de celle-ci au lieu de sortir par la gueule, s'échappa par la culasse et communiqua ainsi, comme on le suppose, le feu aux poudres de l'intérieur. Ceux qui se tenaient en dedans n'eurent d'autre avertissement du danger qu'ils couraient que par un jet de flammes suivi immédiatement d'une terrible explosion. Le canonier Morant, un des survivants, dit qu'il se couvrit alors les yeux de ses mains et s'élança vers la porte ; lorsque l'explosion se produisit il perdit connaissance et fut lancé avec ses compagnons en dehors de la bâtisse et fut assez heureux pour être relevé vivant quoique grièvement blessé. Le capitaine Mahon et le caporal Brayshaw eurent la même chance. Le premier surtout a échappé à la mort comme par miracle. Lorsqu'il fut aperçu par les premières personnes qui arrivèrent sur le théâtre de l'accident, il était presque entièrement couvert par les décombres.

Ceux qui ont été les premiers au secours des infortunés ont fait preuve d'un grand courage et méritent des louanges. Car il y avait

B.C.
1864
12

4. B

QL

CCDD

danger imminent à s'engager au milieu de ces ruines fumantes, d'autant plus que l'on avait à redouter la communication de l'incendie au magasin de poudre voisin. Parmi ceux qui se sont distingués en cette occasion on peut citer les Drs. Marsden et Wolf, les compagnies des Sapeurs et des Voltigeurs, les soldats de la garnison, la force de police de la cité. Le sergent Rosa, de ce dernier corps, et le sergent Smeaton, des Sapeurs, se faisaient remarquer parmi les travailleurs les plus infatigables.

Onze hommes ont été tués par l'explosion ; voici leurs noms : M. Hawkins, James Doolan, F. Flanagan, Russell, G. Bruce, H. Elmer, F. Finn, J. Lewis, R. Thompson, R. Braxter et J. Burr.

De ce nombre 4 étaient mariés.

M. Hawkins était employé depuis plusieurs années au département de l'Ordonnance et demeurait depuis longtemps en cette ville où il était beaucoup connu et estimé. Les blessés sont le cap. Mahon, le capitaine Brayshaw et le canonnier Morant. Outre ceux-ci, nombre d'autres personnes ont été plus ou moins grièvement atteintes soit par la chute des débris de la bâtisse démolie qui volaient dans toutes les directions, soit par les éclats de verre des fenêtres des maisons que la violence de la détonation brisait en mille pièces. Un homme qui passait alors dans la rue St. Jean a été frappé par une planche qui a failli l'étendre mort.

Plusieurs enfants de l'école sur l'Esplanade ont en la figure déchirée par les morceaux de vitres cassées par l'explosion et lancées violemment dans l'intérieur. Dans la rue St. Jean et de la Fabrique, des personnes dans les magasins et sur le trottoir ont été blessées de la même manière. Par bonheur que l'accident n'a eu lieu qu'à un moment où il se trouvait comparativement peu de monde dans les rues. S'il fut arrivé vingt minutes plus tard, à midi, où des milliers de personnes appartenant à la population des faubourgs encombraient la rue St. Jean pour se rendre à leur dîner, la perte de vies aurait été assurément très-grande.

Dans une maison en arrière de l'atelier de M. Johnston, boulanger, Madame St. Pierre se trouvait, au moment de l'accident, occupée à divers soins de ménage dans sa cuisine, lorsqu'une énorme poulie, pesant environ 25 lbs. se faisant un chemin à travers la porte lui passa le long de la tête, emporta la resille qui retenait ses cheveux et s'en fut démonter un poêle dans une chambre voisine. On peut dire que cette dame l'a échappé belle et qu'elle a été littéralement à un doigt de sa mort.

Le bruit de l'explosion fit prendre l'épou-

vante à la plupart des chevaux du poste de charretiers de la côte à Coton ; ce qui augmenta davantage les dangers pour la foule qui fuyait dans toutes les directions.

Quelques minutes après l'explosion, les rues St. Jean, d'Auteuil et Ste-Hélène furent encombrées par la foule qui accourait de toutes parts sur le théâtre de la catastrophe pour avoir des renseignements. Les glaciés, depuis la porte St. Jean jusqu'à la porte du parc inférieur, se couvrirent de formes humaines regardant avec anxiété au-dessous d'elles dans les décombres fumants où le corps de police, les compagnies des sapeurs et des détachements de soldats de la garnison étaient à l'œuvre pour retirer des ruines les malheureuses victimes. L'on ne cessa jusque dans la soirée de lancer des torrents d'eau sur le lieu de l'explosion pour noyer le feu qui se faisait jour par intervalles à travers les décombres, et empêcher qu'il ne se communiquât au magasin de poudre voisin.

Dans le voisinage immédiat, les maisons, celles dans l'angle formé par les rues du Palais et St. Jean portaient de nombreuses traces de la violence de l'explosion. Les fenêtres étaient démolies ; les objets légers exposés dans les vitrines étaient renversés pêle-mêle et plus ou moins endommagés. Le hangar de M. Johnston, boulanger, immédiatement en face du lieu du désastre a eu un côté démoli par une énorme porte lancée contre lui. Les rues dans le voisinage étaient jonchées d'éclats de poutres, de planches, de feuilles de ferblanc, de papier à cartouches, d'outils brisés, etc. Quant au laboratoire, il n'offrait plus à la vue qu'une espèce de puits rempli de débris des murs et du toit et il n'y restait plus pierre sur pierre. Les glaciés en arrière étaient couverts de ruines. La porte extérieure du mur qui entourait le magasin à poudre avait été brisée en mille pièces et le bord du toit de celui-ci avait été endommagé par la chute d'un poids énorme. Tout le Parc Inférieur jusqu'au glacis était jonché de boulets, de bombes et d'autres projectiles, d'outils pesants tordus et à moitié ensevelis dans la neige. On dit que l'on a trouvé même sur la glace du fleuve des feuilles de papier à cartouches provenant du laboratoire. Les dommages causés par cet épouvantable accident sont très-grands, la rue St. Jean et toutes les maisons comprises dans l'angle formé par cette dernière et la rue du Palais ont été, comme nous l'avons déjà dit, les plus maltraitées. De l'autre côté de la porte St. Jean, le dommage est comparativement peu de chose. Les bâtisses qui ont eu le plus à souffrir dans cette direction sont celles de M. Robitaille, marchand de quincaillerie, et l'é-

cole des Frères de la Doctrine Chrétienne. Les rues Ste. Angèle, St. Stanislas et Ste. Anne portent plus ou moins des traces de l'accident. Les effets de l'explosion se sont fait sentir jusque dans St. Roch, où il y a eu des dommages de causés.

Dans la rue St. Valier, chez MM. Vallières et fils il n'est pas resté un seul carreau de vitres intact. Dans la rue du Port, chez M. Castonguay, photographe, les vitres de son atelier ont été en partie brisées.

On évalue à 500 le nombre de maisons qui ont plus ou moins souffert. Les bâtisses qui ont été le plus endommagées dans la rue St. Jean sont celles de MM. J. W. McLeod, Home et Blais, W. McAdams, J. B. Pelletier, G. Johnston, E. St. Pierre, J. Woodley, M. Mulroncy, J. Whitehead, R. Winfield, P. Poulin, E. Stevens, J. Mulholland, J. Spence, B. Vohl, G. W. Ellison, J. McCaghey et G. Vézina.

Les cadavres des victimes retirées des décombres offraient le plus douloureux spectacle.

Au-dessus de la porte St-Jean, fut recueilli la moitié d'un cadavre gisant dans une mare de sang; des jambes, des bras, des mains furent ramassés dans le voisinage. La plupart

de ceux qui furent retirés des ruines fumantes n'offraient plus qu'un amas de chair et d'os calcinés.

La détonation a été entendue dans tous les villages environnant la cité et jusqu'à la chute de Montmorency. Des personnes qui se trouvaient dehors à regarder dans la direction de la porte St. Jean virent alors s'élever dans les airs une immense colonne de fumée blanche obscurcie par les débris de la bâtisse projetés à une grande hauteur par la violence de l'explosion.

Il paraît qu'il n'y avait que sept barils de poudre dans le laboratoire. La vue des effets désastreux de l'explosion de cette petite quantité peut nous faire juger de la catastrophe qui aurait été le résultat de l'incendie du magasin voisin qui renfermait 600 barils de poudre avec 400 à 500 barils de munitions, etc. La panique causée par l'appréhension de ce terrible danger ne cessa que vers une heure, vendredi. Si l'on n'était pas parvenu à arrêter à temps les progrès de l'incendie, il est probable que l'on aurait eu à enregistrer le plus épouvantable désastre qui fut encore arrivé dans l'Amérique du Nord.

ENQUETE.

PREMIER JOUR.

Le Coroner Panet a commencé samedi matin son enquête sur les cadavres des victimes de ce triste accident.

Les MM. suivants furent choisis pour composer le jury d'enquête: Benjamin Vohl, Albert Ed. Shultz, Wm. McWilliam, Thos. Davis, Charles Hamel, John W. McLeod, John Rickaby, Heber Budden, J. B. Pelletier, J. B. Vézina, Geo. Johnston, Peter Poulin, Ed. H. Blais et J. P. M. Lecourt.

M. Geo. Johnston agissait comme président.

Les jurés s'étant rendus dans une bâtisse, dans le Parc inférieur où se trouvaient les restes des infortunés, y furent assermentés, puis revinrent dans une des bâtisses des casernes, près de la Porte du Palais où avait lieu l'enquête.

Les témoins suivants furent interrogés:

W. Press, sergent-major de la 10e brigade d'Artillerie Royale.—J'étais dans les casernes, près de la porte, hier matin, lorsque l'explosion eut lieu: j'accourus sur la place et vis le laboratoire en ruines. Le laboratoire est situé près de la porte St. Jean, entre cette dernière et le magasin à poudre. J'ignore si ce ma-

gasin porte un nom spécial. Le laboratoire était situé dans la cour du magasin, ou dans le parc à canons comme on l'appelle, à une distance d'environ 50 ou 60 verges du mur extérieur enfermant le magasin; le laboratoire se trouve donc à quelque distance du magasin lui-même.

Je restai sur le théâtre de l'accident pour aider à éteindre les ruines fumantes et à retirer les victimes. En allant dans l'appenti près du laboratoire je vis un homme que je reconnus être M. Hawkins, le chef d'atelier du laboratoire. Il était encore vivant. Il y avait un autre homme qui s'appelait, me dit-on, Flanagan. Il était aussi encore en vie. Je restai avec M. Hawkins jusqu'à sa mort qui arriva au bout de dix minutes environ. Le chirurgien Carey, de l'Artillerie Royale, était sur les lieux en ce moment. Le cadavre de Doolan, employé de l'Ordonnance fut trouvé pendant que j'étais là; et immédiatement en dehors de la porte était le tronc d'un cadavre reconnu pour être celui du canonnier George Russell. Je veux dire en dehors de la porte de l'appenti dans lequel étaient déposés les cadavres —la porte de la bâtisse contenant des canons. Dans l'après-midi l'on trouva d'autres cada-

vres que je fus requis par le coroner d'identifier ; ils se trouvaient dans une rangée et comprenaient, après leur identification, ceux de Michel Doolan, George Thompson, George Russell, George Elmer, W. Bruce et Edmund Hawkins. Relativement à Burr, je crois que c'est son cadavre. D'autres qui le connaissaient bien l'identifieront.

Les restes de Flanagan seront mieux identifiés par ceux qui le connaissaient bien. Il y avait un corps sans tête ; je crois que c'était celui de David Lewis. Je le connais depuis plusieurs années et je crois par la forme des jambes que c'était lui. Il avait les jambes courtes tandis que ses compagnons étaient de forte taille. Des lambeaux de bas à côtes qui recouvraient une jambe servirent aussi à son identification. Il y a d'autres restes là—des entrailles et une jambe furent trouvées près de l'endroit où Russell était. Il y a dans l'appent des jambes, des bras, des cuisses et des parties de l'épine dorsale d'autres victimes. Je connais peu le laboratoire. Je ne suis ici que depuis l'automne dernier.

JAMES IRVINE, soldat du 17^e régiment : Vers midi moins 20 minutes, hier, j'étais appelé par mon devoir à travailler dans le magasin de l'Ordonnance à la porte supérieure de la bâtisse en face de l'entrée du laboratoire. Michel Doolan, le défunt, était avec moi ; j'étais occupé à enlever la glace et la neige qui obstruaient la porte et nous venions d'achever cet ouvrage. Je vis les défunts John Flanagan et Edmund Hawkins à environ 5 verges de moi près de la porte du laboratoire. Je crois qu'ils transportaient des boîtes vides du laboratoire dans le magasin. La première chose que je vis fut une colonne de fumée montant droit de l'extrémité la plus éloignée du laboratoire où les hommes qui travaillaient, chargeaient des fusées. Je vis qu'elle s'obscurcissait et que des menus fragments, des pierres et d'autres choses volaient autour de moi.

Je n'avais entendu jusqu'à ce moment qu'une légère détonation. Je dis à Michel Doolan : " Il vaut mieux nous sauver ; notre vie est en danger. " Doolan essaya de fermer la porte. Je me jetai contre le mur, à ma gauche. J'étais alors tout-à-fait dans les ténèbres. J'entendis une seconde explosion quelques secondes après la première. J'étais tellement abasourdi que je ne pouvais rien distinguer. Je ne puis donner une idée de la violence de la 1^{re} et de la 2^e détonation. Après la 2^e l'obscurité se dissipa assez pour me permettre de trouver mon chemin. Je courus en bas du magasin jusqu'à la 3^e porte et sortis dans la cour. Je trouvai le défunt M. Hawkins enseveli dans la neige à environ 15 verges de la

porte. Il me dit : " Essayez-donc de me relever. " J'étais occupé à lui ôter un éclat de bois qu'il avait dans sa cravate, quand j'entendis crier John Flanagan. Il était plus près du laboratoire que Hawkins—à environ 5 ou 6 verges de lui. Il était aussi enfoncé dans la neige. Je ne pus voir aucune autre personne sur le terrain. En ce moment, je regardai dans la direction du laboratoire et vis un gros nuage de fumée s'élever du milieu de la bâtisse. J'entendis une forte explosion. J'étais le morceau de bois engagé dans la cravate de Hawkins et pris ma course pour fuir.

Après avoir fait 8 à 10 verges j'enfonçai dans la neige sans pouvoir aller plus loin. Je parvins enfin à me dégager et à me sauver. Ce fut alors qu'arriva la 3^e détonation. Des éclats de bois et des décombes de toutes espèces volaient dans toutes les directions. Je fus atteint dans le dos, mais non d'une manière grave. Je remarquai alors que le laboratoire avait sauté. Tous les corps que j'ai pu identifier sont ceux de Michel Doolan, de John Flanagan et d'Edmund Hawkins. Les autres cadavres me sont inconnus. Je vis une charge de poudre arriver au laboratoire quelque temps avant l'explosion. Je ne saurais dire la quantité qu'il y avait. Je travaillais près du laboratoire où je n'étais pas entré. Je vis les hommes porter cette poudre dans le laboratoire. La voiture qui amenait cette poudre était escortée par trois ou quatre hommes. Il y avait une couverture ou tapis jetée sur la charge de poudre. Je n'ai pas vu de feu en dehors à l'entour de la bâtisse. Les hommes étaient occupés à décharger des fusées en arrière du laboratoire. Ils les faisaient brûler ; donc il y avait là du feu. Je vis 2 ou 3 hommes transportant ces fusées dans des boîtes pour être détruites derrière le laboratoire.

L'endroit où les fusées étaient généralement détruites se trouvait à 2 ou 3 verges du mur en arrière du laboratoire, à côté de la batterie. Le laboratoire avait 2 portes l'une faisant face au côté de la porte St. Jean et l'autre donnant sur le magasin. La première servait pour donner accès à la fournaise et l'autre pour l'usage général du laboratoire, pour faire entrer et faire sortir la poudre. Il y avait une fenêtre à l'extrémité du laboratoire où ces fusées étaient généralement détruites. Je ne pense pas qu'il y eut de fenêtre de chaque côté de la bâtisse. Il y en avait plusieurs du côté faisant face au magasin ; ils s'en trouvait peut-être 4 ou 6. Je ne les ai jamais comptées. Je ne sache pas qu'il y ait d'autres fenêtres que celles sur le devant en face du magasin et à l'extrémité où les fusées étaient ordinairement détruites. Je

n'ai jamais vu comment on s'y prenait pour décharger ces fusées. Je ne sache pas qu'aucune des fenêtres ait été ouverte hier matin.

L'ANGEL CAREY, M. D., chirurgien de l'artillerie royale. — J'accompagnais le sergent-major Press dans la bâtisse aux canons où je vis les corps qui avaient été identifiés. Je m'en allais au bureau de poste hier, lorsque j'entendis l'explosion. Je courus et trouvai que le laboratoire avait sauté. J'entrai dans un des appentis, j'y trouvai M. Hawkins et le soldat Flanagan que l'on avait apportés encore vivants. C'était environ 10 minutes après l'accident. Je veux dire l'appenti où les corps se trouvaient. M. Hawkins avait une blessure sur le côté de la tête, sur la tempe gauche, et sa jambe droite était fracturée. Flanagan avait les deux jambes cassées et une horrible blessure à la tête. Ils moururent tous deux au bout de 10 minutes. Tandis que j'étais avec eux, le cadavre du canonnier Burr fut apporté ayant la moitié de la mâchoire emportée. Il avait aussi d'autres blessures mortelles. Je restai là environ une heure et demie, et durant ce temps l'on apporta d'autres victimes dont j'ignorais alors les noms. Je sais leurs noms maintenant parce qu'on me les a dits, mais je ne pourrais pas les identifier. Le sergent-major Press me montra quelques restes dans l'appenti. — Il y avait trois lots de ces débris carbonisés. Dans le premier se trouvait une cuisse et une partie du bassin droit; une main gauche avec une partie de l'avant bras; un amas de peau carbonisée; un côté de tête et une mâchoire; une partie de vertèbre lombaire; un morceau de foie et des menus fragments de chair carbonisée. Dans le second il y avait un morceau de jointure du genou, une partie du pied et un orteil, deux morceaux du bassin, une partie de l'épine dorsale, divers morceaux de crâne, le côté intérieur d'un pied droit et un orteil, une partie de cuisse. Le troisième contenait une cuisse complète jusqu'à la jointure du genou, la moitié supérieure d'un tronc, un bras, un pied, un pied et une jambe, la partie supérieure d'un autre tronc et un morceau de cuisse. Dans ce dernier lot il y avait des parties distinctes de deux corps. Je veux dire que l'on m'a donné les noms de 9 des tués; que quelques restes dans le 2^e et le 3^e lots complètent les corps de deux victimes dont les parties supérieures des troncs étaient complètes. De plus, les autres fragments peuvent appartenir aux deux cadavres qui ont été trouvés. On me montra le cadavre de Hawkins, que je trouvai complet; il en fut de même pour ceux de Burr, Flanagan, Doolan, Thompson, Bruce et Lewis; quant à ceux de Russell et d'Elmer, il ne res-

tait plus que la moitié du tronc. Il y a donc 7 cadavres complets, et dans les paquets deux parties supérieures de tronc.

Le coroner suggéra alors l'opportunité de faire examiner les restes par un second médecin, et pria le Dr. Marden de les examiner. Ce dernier partit accompagné du Dr. Carey pour se conformer à la demande du coroner.

SECOND JOUR

W. SHEDLEY, sergent de l'artillerie royale. — J'étais sur les lieux au parc d'artillerie, lorsque la 3^e explosion eut lieu; je parle de la moins forte explosion. Je n'avais pas été au laboratoire ce matin, ni le jour précédent; je n'étais pas dans l'habitude d'aller au laboratoire. Le premier que je vis en entrant dans le parc fut le capitaine Mahon, à moitié enseveli dans les ruines. Vers 3 heures, je vis les cadavres déposés dans la bâtisse aux canons. Je reconnus le cadavre d'Edwin Hawkins — il était 2nd chef d'atelier du département de l'ordonnance. J'identifiai aussi celui de Michel Doolan, pensionnaire; celui du canonnier John Thompson de la 10^e brigade de l'artillerie royale; aussi celui du canonnier George Russell. J'identifiai aussi celui de Lewis, par l'apparence générale — il avait les jambes et les pieds petits. Je le connaissais depuis plusieurs années et je crois que c'est son corps.

CHARLES BRAYSHAW, caporal de la 10^e brigade de l'artillerie royale est assermenté. — J'étais de service au laboratoire lorsque l'explosion eut lieu vendredi. Je n'étais pas à l'intérieur en ce moment. J'agissais comme chef au laboratoire; et mon devoir comme tel, était de surveiller les travaux au laboratoire. Vendredi, à l'intérieur de la bâtisse, il y avait sept hommes occupés à faire des cartouches. Dans la bâtisse se trouvaient les canonniers Wm. Baxter, David Lewis, John Thompson, — Burr, George Russell, — Bruce et — Elmer. J'ignore les prénoms de Burr, Bruce et Elmer. Je connais la quantité de poudre qu'il y avait dans la bâtisse au moment de l'explosion. Autant que je puis en juger il y avait environ 1,415 livres de poudre dans la bâtisse. Il y avait dans le laboratoire des munitions pour tirer 45,000 coups et environ 50 livres de poudre non employée dans un baril. Nous avions un certain nombre de fusées. Je crois que l'on en avait apporté deux charges dans des boîtes dans le laboratoire le matin. Je ne puis dire combien il y avait de fusées, attendu que les boîtes ne contenaient pas le même nombre de fusées. Je crois qu'il y avait environ 30 boîtes. Quelques boîtes en contenaient 2,000, d'autres n'en contenaient pas plus de

1,250. Ces fusées servent à faire éclater les bombes. C'étaient toutes des fusées condamnées et qui avaient été descendues au laboratoire du département de l'ordonnance de la citadelle pour être brûlées. Sur une table dans une petite chambre à droite de la bâtisse, au 1er étage il y avait deux petits seaux de capsules. Chaque seau pouvait en contenir environ 2,500 à 3,000. C'étaient des capsules communes à percussion pour les carabines. Il pouvait y avoir en tout, en comptant les munitions 1,415 livres de poudre. Une charge de poudre avait été descendue au laboratoire une demi heure ou un quart d'heure avant l'explosion. J'ai vu entrer cette poudre au laboratoire. Elle fut placée dans le grand appartement du 1er étage près de la porte St. Jean. La poudre était dans des demi barils de 15 livres. Lorsque la poudre fut déposée sur le plancher, je laissai le laboratoire pour continuer la destruction des fusées. Quand je partis Lewis emmagasinait les barils, en les plaçant les uns pardessus les autres. Les 7 personnes que j'ai nommées étaient dans la même chambre. Je détruisais les fusées à l'extrémité ouest de la bâtisse. Morant et Finn m'aidaient et se trouvaient avec moi. Les fusées étaient déposées à environ 3 pieds du mur de la bâtisse. Nous en fisions une pile de 500 avant de commencer à les brûler. Nous nous servions d'une allumette lente adaptée à un bâton à mèche fait exprès pour cela. L'allumette fut placée à environ 5 ou 6 pieds de la pile de fusées.

L'examen de ce témoin ayant été un moment suspendu, on produisit un plan du laboratoire d'après les registres du département des ingénieurs royaux. Après avoir été assermenté, le capit. Maitland qui l'avait apporté l'expliqua pour l'information des jurés. Le capit. affirme qu'il n'y avait aucune séparation en bois dans la bâtisse. Les planchers étaient recouverts de cuir pour empêcher les accidents. Il n'y avait qu'une entrée dans la bâtisse. Il y avait une porte conduisant à la fournaise, mais il n'y avait aucune communication entre celle-ci et la bâtisse principale. Il y avait quatre fenêtres au premier étage, une de chaque côté de la porte et une autre à chaque extrémité de la bâtisse. La porte d'entrée franchie, on se trouvait immédiatement dans l'atelier qui avait 28 pieds 4 pouces sur 24 pieds 3 pouces, et 10 pieds de hauteur. A la droite était un appartement séparé du laboratoire par une cloison en briques de 9 pouces d'épaisseur. L'étage supérieur était disposé de la même manière, la plus grande salle servant pour l'emmagasinage des modèles et l'autre comme bureau du capit. Mahon. Au premier

étage il y avait un appartement à bois séparé par une cloison en briques de la fournaise ou chambre à air chaud. Les deux derniers ne faisaient pas partie de la bâtisse principale, mais c'étaient de simples dépendances qui ne s'étendaient pas au 2e étage.

Il y avait une cheminée dans le laboratoire, qui avait été condamnée. Il y avait aussi une cheminée dans l'appartement à bois à l'extrémité ouest de la bâtisse. Cette bâtisse n'avait pas de cave. Il y avait 5 fenêtres dans le second étage, correspondant à ceux du premier. La bâtisse était couverte en ferblanc. J'ai examiné la bouilloire de la fournaise, depuis l'explosion elle est à six pouces de la place qu'elle occupait avant cet événement. La bouilloire n'est nullement endommagée.

L'interrogatoire du caporal BRAYSHAW est ensuite reprise. — A environ 10 pds. de la fenêtre de la salle d'emmagasinage étaient les fusées qui devaient être détruites. Il y avait environ une corde de bois de chauffage le long du mur de la bâtisse, près de la fenêtre de la salle d'emmagasinage. Pour détruire les fusées, on commençait par en allumer une que l'on jetait ensuite sur une pile de ces projectiles qui brûlaient ainsi ensemble. Il fallait environ 3 secondes pour détruire une pile de 500 fusées du genre de celles que l'on détruisait ce jour-là. Ces fusées sont appelées des Shrapnell de 5½, lettre E. La pile couvrait un espace d'environ 2 pieds de diamètre, et avait au plus 3 pouces de hauteur. Lorsqu'on mit le feu à ces fusées, elles s'élevaient à environ 18 pouces et répandaient leur contenu sur un espace deux fois plus grand que celui qu'elles occupaient auparavant. Toutes les fenêtres étaient fermées pendant que les fusées étaient déchargées. Après avoir brûlé les fusées en diverses occasions, je trouvai les cendres de quelques-unes d'elles au pied du mur. Je n'ai jamais vu les restes de fusées à une distance de plus de 5 pieds de la place qu'elles occupaient avant l'explosion. Les fusées étaient condamnées avant d'y mettre aucun projectile. Ils pouvaient avoir été toutes bonnes. La fenêtre de la salle d'emmagasinage qui avait un double châssis était fermée. La fenêtre donnant sur l'appenti en bois était fermée et elle était couverte par un couvercle de boîte placé par moi-même avant de commencer à brûler les fusées, comme mesure de précautions en cas que les fusées vinssent à s'échapper par ou dans la direction de cette ouverture, qui n'avait qu'une simple fenêtre. J'ai brûlé un grand nombre de fusées là. Toutes les fusées sont descendues du département de l'ordonnance pour être examinées. J'ai détruit des fusées pour la première fois

depuis que l'on m'a confié le soin du laboratoire, vers la fin de l'hiver dernier. Cette fois les fusées furent portées sur les glaces en dehors de la porte St-Jean et brûlées là. Ce fut le capit. Mahon qui me commanda de les porter là. J'y brûlai environ 2000 ou 3000 fusées dites fusées grenades ou d'ancienne forme. Je les détruisis de la même manière que celles récemment brûlées. La première fois les fusées s'éparpillaient beaucoup à cause, je pense, de la quantité enflammée. Ces fusées étaient de forme et de fabrication diverses. En y mettant le feu, je reculais généralement de quelques pieds. Elles étaient peu dangereuses. En approchant trop près d'elles, elles pouvaient communiquer le feu aux vêtements.

Le danger était si peu grand que j'avais usage de me tenir à une petite distance pour voir si le feu les entourait convenablement. Au commencement de janvier, je détruisis, par ordre du capitaine Mahon, un lot de fusée en les faisant bouillir; mais cela ne parut pas satisfaisant. Je me servis d'un grand chaudron rond en fer d'environ trois pieds de hauteur. Ce chaudron était placé sur deux appuis en fer, sous lequel le feu était placé. On se servit de deux ou trois morceaux de bois de poêle à la fois. Le feu resta allumé cette fois depuis 8 heures a. m. jusqu'à 3 ou 4 heures p. m. pendant trois ou quatre jours. Ce feu fut allumé à l'extrémité est du laboratoire à environ 24 pieds de la fenêtre de l'atelier. La seconde fois que je détruisis des fusées, ce fut au commencement de février, je les brûlai à l'extrémité ouest du laboratoire. J'en détruisis divers lots et nous les avons toujours brûlées depuis. Je plaçai le contre-vent à la fenêtre pour la première fois jeudi ou vendredi matin. J'en avais agi ainsi, parce que ce jour là le lot que j'avais à détruire était d'un genre différent de celles que j'avais brûlées précédemment; elles étaient petites et il fallait les brûler en tas. Les autres étaient de grandes fusées qui ne pouvaient pas être détruites de cette manière. Le jour de l'explosion, nous n'avons brûlé que deux lots de ce genre de fusées (des petites.) Nous brûlâmes le premier lot peu après 11 heures, le capitaine et moi examinâmes l'endroit pour voir si les fusées s'éparpillaient d'une manière dangereuse.

Il me dit de continuer; je préparai un second lot de 500 environ que je plaçai au même endroit. J'y mis moi-même le feu. Il n'y avait alors aucun vent. Je vis les fusées brûler. Il faut 3 secondes pour les brûler toutes, à l'exception du bois qui entre dans leur confection. Il n'y avait pas alors de vitre de cassée dans aucune des fenêtres. La porte intérieure du laboratoire était alors fermée et

celle du porche ouverte. Il n'y a aucune communication souterraine entre le laboratoire et le magasin. S'il en avait existé je l'aurais su. En mettant le feu au dernier lot de fusées, je me penchai selon ma coutume pour voir si toutes avaient pris feu. Au moment où je vis qu'elles brûlaient toutes, je me trouvai immédiatement enveloppé par les flammes et j'entendis un bruit que je ne puis expliquer; la première chose dont j'eus conscience ensuite fut de courir à travers la neige vers le mur du magasin et de me trouver tout près de celui-ci à 50 verges du lieu que j'occupais auparavant. Je ne puis dire si je courus ou si je fus transporté à travers la neige. Lorsque je me penchai, Morant et Finn étaient à côté de moi, attendant que le lot de fusées fut brûlé pour m'en apporter de nouvelles. Ils étaient à la fenêtre du magasin attendant pour jeter dans la neige les restes fumants des fusées avant d'aller en chercher d'autres. Le capit. Mahon venait de me quitter et se dirigeait vers la porte. Je crois qu'il pouvait être rendu au porche lorsque l'explosion eut lieu. Quand je me trouvai près du mur du magasin à poudre, je vis les décombres et les éclats de bois voler dans les airs, je courus alors autour du mur du magasin vers la porte inférieure, je n'ai entendu qu'une grande explosion. Je n'ai jamais vu de feu rester sous les cendres des fusées après les avoir détruites; et il ne peut en rester puisque la composition est toute détruite avant que le bois puisse prendre feu.

Il est possible que quelques fusées aient pris une direction que je n'ai pas vue, qu'une fusée ait passé à travers la fenêtre. Sa composition devait être alors brûlée et consumée, elle n'aurait pu faire aucun dommage. La poudre était à l'autre extrémité du laboratoire, et ne pouvait être enflammée quand bien même une fusée aurait passé à travers la fenêtre qui se trouvait vis-à-vis du lieu où nous détruisions les fusées.

Mes cheveux et mes favoris furent un peu grillés quand je me trouvai au milieu des flammes. Je suis convaincu que le feu n'a pas été communiqué par les fusées. Ni Morant ni Finn n'entrèrent dans la bâtisse après la destruction du premier lot de fusées. Lorsque la charge de poudre arriva, je fus à la porte d'entrée, en dedans du porche et dis à ceux qui se trouvaient dans l'intérieur "venez pour entrer la poudre." Je ne fus pas dans le laboratoire non plus que ceux qui apportèrent la poudre. Ils apportèrent les barils au porche; je les comptai et les hommes de l'intérieur les rentrèrent. Je portais alors la même capote et les mêmes pantalons que maintenant.

Le Dr. Marsden examina alors l'uniforme et constata qu'il ne portait aucune trace de feu. Le caporal BRAYSHAW continuant. — J'entrai dans le laboratoire le matin, y pris mes bottes et les mis derrière la porte où toutes les bottes à clous étaient placées et je chaussai des souliers mous sans clous. Je n'avais pas alors détruit de fusées. Après que j'eus commencé à les brûler, ni Morant ni Finn à ma connaissance, n'entrèrent dans la bâtisse.

Le Dr. LANGER CAREY — J'ai été avec le Dr. Marsden, samedi, pour examiner les cadavres et les restes déposés dans l'appenti. Nous avons trouvé les restes suivants : la tête, le tronc et les bras de Russell — idem pour Elmer avec des parties de pieds et de jambes ; deux morceaux de péricrâne avec les oreilles ; des parties d'os du crâne et l'os de la mâchoire gauche inférieure ; une main gauche avec des fragments de téguments de l'avant bras ; une partie de poitrine, un morceau de l'humerus droit avec quelques vertèbres et des côtes ; un fémur gauche avec une partie de l'extrémité supérieure du tibia et une partie du bassin ; une partie de la jointure du genoux gauche, un fémur droit avec la tête du tibia ; une partie d'un pied gauche, la tête du fémur droit ; un pied droit ; une partie de péricrâne avec des cheveux, une partie du sternum avec des téguments, muscles et os ; fragment de l'os pariétal ; partie de la main gauche et de l'avant bras ; extrémité inférieure de l'humerus droit. Il y a maintenant les restes de 11 corps distincts.

CATHERINE BORLAND — Veuve de David Lewis — J'ai vu un cadavre dans l'appenti de l'ordonnance et je l'ai reconnu par un pied, pour être celui de mon défunt mari qui était canonnier dans l'artillerie royale. Vendredi dernier au matin, il laissa ma maison en pleine santé comme à l'ordinaire. Il n'y avait rien d'extraordinaire dans ses manières. Il me dit ce qu'il fallait lui apprêter pour son dîner, qu'il devait venir prendre. Il ne m'a jamais parlé de ce qu'il faisait au laboratoire. J'ai entendu plusieurs fois mon mari dire que les jeunes soldats d'à présent n'étaient pas aussi prudents qu'anciennement. Il était un soldat de 18 ans de service.

Le Dr. Marsden interrompit le témoin pour déclarer qu'en lui parlant le matin, elle lui avait dit que son mari lui avait fait observer qu'il s'attendait à être tué par une explosion en conséquence de la négligence de quel qu'un.

Le témoin nia avoir dit cela.

Le Dr. Marsden confirma ensuite le témoignage du Dr. Carey.

LES TRAVAUX D'EXCAVATION.

Durant le jour un détachement du 62^e régiment travaillant à déblayer le terrain trouva le cadavre de Finn à environ 12 pieds du lieu où les fusées étaient brûlées. Il avait la face tournée contre terre et d'après la position de son corps, il semblait qu'il avait été enseveli par la chute du mur, lorsqu'il voulut fuir. Le côté droit de la face était un peu déchiré ; il avait la jambe gauche fracturée entre le genou et la cheville du pied, les côtes du côté droit étaient toutes séparées de l'épine dorsale et le corps était littéralement écrasé sous le poids d'une énorme pierre qui apparemment lui avait porté le coup mortel. Son cadavre ne portait que de légères marques de l'explosion. L'on trouva aussi d'autres fragments, un pouce et une partie de main, des morceaux de péricrâne et des lambeaux de peau du cou et du dos.

TROISIÈME JOUR.

Vers 1½ heure P. M., le coroner et le jury se rendirent à la résidence du cap. Mahon qui souffrait encore des effets de ses blessures, afin de prendre sa déposition qui fut comme suit :

Je suis inspecteur des magasins militaires et artificier. Mes devoirs sont d'inspecter et de surveiller toutes les munitions de guerre dans le pays et aussi leur fabrication. Une de mes attributions était d'avoir soin du laboratoire. Vendredi dernier, il y avait 10 hommes dans et autour du laboratoire, outre le caporal Brayshaw, mon chef d'atelier. Ils fabriquaient dans le laboratoire des munitions pour les armes de petites dimensions. Je suis presque certain que Baxter, Lewis et Burr étaient occupés dans la bâtisse ce jour-là. Il y avait alors dans le laboratoire des cartouches sans balles, emballées dans des barils, prêtes à être employées. Ces barils étaient placés vers le centre du grand atelier. Je pense qu'il est possible que de la poudre non employée se trouvait là dans un baril. 15 demi-barils, supposés contenir 50 livres de poudre chacun furent apportés dans le laboratoire à 11½ h. Je les ai vus placés dans le grand atelier, contre le mur de l'extrémité est de la bâtisse, près de la fenêtre, déposés contre la fournaise qui était en brique. Je remarquai de la poussière sur les barils et le dis à Lewis. Il me répondit que cette poussière provenait du wad-mittelt (une sorte de couverture) employé pour couvrir les barils.

Ayant vu cette poudre soigneusement couverte, je laissai la bâtisse. Je n'ai rien vu le matin qui attira mon attention. Les hommes devaient ôter leurs bottes en entrant dans le la-

boratoire pour chauffer des souliers sans c'ra. Le plancher de cette bâtisse était couvert en cotés de cuir. Dans le petit appartement servant de magasin, au premier étage, il y avait des capsules à percussion, environ plusieurs mille dans des seaux, prêtes à être employées—aussi quelques fusées dans divers boîtes étaient là. Je ne saurais dire combien il y avait de boîtes; J'avais dit au chef d'atelier vendredi matin de se préparer à détruire des fusées à l'extrémité ouest de la bâtisse contigües au mur, à environ 5 pieds de ce dernier, dans une sorte de fossé. C'était un endroit enclos par le mur du laboratoire d'un côté et un banc de neige d'environ 15 pieds de hauteur, de l'autre. Brayshaw préparait une pile de ces fusées, environ 2 à 300, allumait l'une d'elles, et se tenant près de la pile, mettait ensuite le feu à toutes les autres. Il se préparait à détruire un autre lot de fusées, lorsque voyant arriver un traîneau avec des munitions, je lui ordonnai d'attendre pour le moment. Après avoir vu cette poudre placée dans le laboratoire, je sorti pour aller dans l'appenti de l'Ordonnance pour examiner les boîtes de fusées que j'avais envoyées dans le magasin. En sortant de cette bâtisse, je passai devant deux hommes ôtant la glace devant la porte. Après les avoir passés je me trouvai vers l'extrémité est du laboratoire. Ma première sensation fut une explosion épouvantable qui me souleva et m'enseveli sous les ruines du mur est du laboratoire. C'était au chef d'atelier à tenir compte des munitions qui entraient ou sortaient du laboratoire. Les fusées détruites ce jour-là étaient d'un patron maintenant hors d'usage mais non hors de service. Elles s'appelaient des fusées Shrapnel, lettre E. Lorsqu'une pile de ces fusées sont détruites, une ou deux peuvent s'élever de la pile à une hauteur de 1 ou 2 pieds et s'écarter à 5 ou 6 pieds.

Une pile de 500 peut-être détruites en 2½ secondes. Après leur destruction, le bois reste un peu carbonisé et le papier brun du sommet est enlevé. Vendredi dernier, l'endroit où ces fusées étaient détruites était tout-à-fait humide. Chaque cartouche sans balle contenait 3 demi-dragmes de poudre fine. Dans l'étage supérieur il y avait environ 10 lbs. d'échantillons de poudre en divers états de fabrication, outre des spécimens de fusées et de bombes de presque tous les genres employés dans le service, une ou deux de chaque espèce,—quelques-unes détonantes—d'autres ne faisant pas explosion. Il pouvait y avoir 40 ou 50 fusées—aussi d'autres munitions explosibles, telles que des tubes à friction, des tubes détonant et à percussion—tous les genres usités dans

le service anglais et quelques-uns de ceux en usage dans le service américain.

Aussi, des spécimens de divers genres de munitions pour les armes à feu de léger calibre. Dans le tas, je crois qu'il y avait environ 50 cartouches. Il y avait un double châssis à chaque fenêtre du laboratoire. L'appenti en bois n'avait qu'un simple châssis. Cet appenti était détaché du laboratoire. A l'extrémité de cet appenti il y avait une fournaise pour chauffer le laboratoire au moyen de la vapeur. La fenêtre de l'appenti était partiellement couverte de neige. Il y avait une planche qui la couvrait; cette planche avait été placée là par le caporal Brayshaw, pour empêcher tout accident. J'ai été nommé à l'emploi que j'occupe maintenant en septembre 1880. J'ai constamment brûlé des fusées autour de la bâtisse, mais pas toujours à la même place. Je les faisais détruire près de l'entrée de la fournaise. J'ai eu à détruire des fusées-grenades et alors je les faisais transporter sur les glaciés. Elles étaient hors de service. Il n'y avait aucune vitre de cassée dans le laboratoire.

Parmi les bombes dans l'étage supérieur, quelques-unes, les grenades à la main, étaient chargées de poudre. Je ne puis dire si les autres étaient chargées à balles, mais elles ne contenaient pas de poudre. Avant le bruit terrible dont j'ai parlé, je crois que j'ai vu un de mes hommes à l'encoignure nord-est de la bâtisse. Il avait le dos tourné vers moi; mais je crois qu'il était baissé. Je n'ai pas perdu connaissance une seule minute. Après avoir entendu la grande explosion, je me trouvai enseveli sous les ruines du mur à l'extrémité est de la bâtisse. J'entendis alors une autre détonation, toute différente de la première.

La première explosion était celle de la poudre dans les barils emplies le long du mur de l'extrémité est de l'atelier le matin. La seconde explosion provenait des munitions sans balles qui se trouvaient sur la table dans des barils déposés au centre de l'appartement. L'explosion a été causée par quelque chose dans l'intérieur de la bâtisse. Des capsules à percussion peuvent faire explosion lorsqu'on les comprime ou qu'on marche dessus. Il y a quelques mois, je reprimai quelques-unes des hommes parce que j'avais trouvé une capsule à percussion sur le plancher et je lui représentai le grand danger qui pouvait en résulter. Baxter, Lewis et Thompson étaient employés depuis longtemps dans le laboratoire. Je crois que l'on a tort d'employer des soldats dans le laboratoire, parce qu'ils sont si fréquemment changés qu'il est impossible de les rendre aussi expérimentés et aussi habiles

qu'il est requis. Dans l'étage supérieur de la bâtisse il y avait tant de spécimens de matériaux combustibles, qu'il m'est impossible d'en donner de mémoire le montant exact. Presque tout ce que l'on emploie dans le laboratoire est combustible. Toutes les choses que j'ai décrites comme étant dans l'étage supérieur de la bâtisse ne devaient pas causer une grande explosion.

Après la 2^e explosion, j'en entendis une autre distincte que j'attribuai à l'ignition de quelques échantillons de poudre contenus dans des bouteilles. Je suis convaincu que la première explosion fut causée par la poudre en barils apportée le matin; la seconde doit être attribuée aux munitions et la 3^e aux échantillons de poudre en haut de la bâtisse. La forteresse de Québec est divisée en trois parties. Je ne sache pas qu'il existe des règlements indiquant la place où ses fusées doivent être détruites. La raison pour laquelle on brûle ces fusées c'est parce qu'on les vendait, qu'on en faisait usage pour les feux d'artifice et qu'elles pouvaient ainsi devenir dangereuses; c'est pourquoi ordre a été donné de les faire brûler.

THOMAS WALSH est assermenté.—Je suis tonnelier dans le département du magasin militaire. J'étais dans le laboratoire entre 8^h et 9 heures vendredi matin, et j'y vis les hommes à l'ouvrage, y compris Lewis et Baxter. Je crois qu'il y avait environ dix hommes travaillant aux munitions. J'ai identifié le cadavre de Thomas Finn, et aussi ceux de Doonan, Hawkins et John Flanagan. J'ai bien connu Baxter. Sa taille était 5 pieds 11 pouces à 6 pieds, et il était d'une forte charpente osseuse mais maigre. Il avait les cheveux d'un brun noir et les yeux bruns. Le nom de Finn était marqué sur sa chemise. J'étais avec le Dr. Maraden quand j'examinai les restes supposés être ceux de William Baxter. Les cuisses étaient grosses et musculeuses; les cheveux du péricrâne étaient bruns. J'ai reconnu le cadavre de John Thompson. Je rentrai dans la tonnellerie quelques barils de munition. Le capit. Mahon entra au moment que j'étais à l'ouvrage. Quand je rentrai j'avais des souliers de caoutchouc par-dessus mes bottes, c'est pourquoi je ne crus pas devoir les ôter. J'ai été employé à travailler aux environs du laboratoire et des magasins militaires depuis environ 20 ans. Les barils de poudre étaient ouverts généralement par les hommes, dans le laboratoire, qui se servaient à cet effet d'outils en cuivre. Quand les munitions étaient emballées en barils, marquées et prêtes à être envoyées aux magasins, j'étais appelé pour fonder les barils. Vendredi matin, Thompson

était avec moi et marquait les barils avec un pinceau et de la peinture. En entrant dans le laboratoire, je fus dans la chambre de dépôt chercher mes outils. J'étais à l'ouvrage depuis une heure quand il arriva quatre charges de fusées venant de la citadelle; alors je vis qu'on entraînait toutes ces fusées dans la chambre de dépôt, à l'exception d'une charge qui resta en dehors. Je vis deux hommes, dont j'ignore les noms, employés au laboratoire, dont l'un avait un canif et l'autre une lame de couteau ou celle d'une vieille paire de ciseaux, et se préparant à détruire des fusées, et les jeter ensuite dans une boîte. Finn était occupé de son côté à sortir ces fusées pour être détruites. J'ai vu ces hommes très-souvent dans le laboratoire préparant de cette manière la destruction des fusées. La porte de la chambre de dépôt était directement vis-à-vis la fenêtre. J'étais arrêté à la porte de ce dépôt, en face de la fenêtre, quand j'aperçus la lueur d'une fusée en combustion. La lumière fut visible deux ou trois secondes. Je ne vis aucune fusée éclater dans la fenêtre. Je travaillai jusqu'à environ midi moins 20 minutes d'après ma montre, et alors je laissai la bâtisse pour aller prendre mon dîner. En m'en allant je vis Hawkins et Brayshaw en face du porche. Cinq minutes après mon départ, j'entendis l'explosion. Quelques personnes m'ayant demandé ce que cela pouvait être, je répondis que ce devait être une explosion, amenée par la combustion des fusées au laboratoire. La distance de la partie ouest du laboratoire à l'endroit le plus près du mur extérieur du magasin, est de 60 pieds, et du mur extérieur au laboratoire la distance est de 12 pieds et 7 pouces.

CHARLES STACKPOLE, caporal, artillerie royale.—Son témoignage porta principalement sur l'identification des cadavres, et ne jeta aucune lumière nouvelle sur cette triste affaire.

PATRICK McCaffrey, employé comme artillier pendant 13 ans, fut ensuite examiné. La plus grande partie de ce témoignage eut aussi rapport à l'identification des cadavres. Le témoin était employé vendredi dernier à transporter des boîtes de fusées de la citadelle au laboratoire. Il apporta ensuite une charge de poudre de l'Esplanade au laboratoire, composée de 15 demi barils. Le témoin vit du feu dans le coin ouest du laboratoire, et aperçut aussi deux hommes sortant des fusées d'une grande boîte pour les déposer dans une petite. Lorsqu'il entra dans l'appentî avec sa dernière charge de boîtes, il vit le capitaine Mahon marcher dans la direction de la porte de la fournaise. Il entendit deux explosions distinctes. Il se trouvait dehors, ayant couru à

la 3e porte de l'un des apprentis de l'ordonnance, lorsqu'il entendit la 3e explosion.

L'enquête fut ensuite ajournée.

LES FUNÉRAILLES.

Le 8, à 2 h. P. M., ont eu lieu les funérailles des 8 artilleurs. C'était une scène imposante en même temps que lugubre. Un concours immense de citoyens bordait les rues par où passait le convoi funèbre. Les cercueils étaient couverts avec le drapeau anglais et surmontés par les shakos des défunts. Ils étaient suivis par des détachements des 7e et 10e brigades de l'Artillerie Royale, des Artilleurs Volontaires de Québec et des divisions du 1er bataillon des 17e et 62e régiments.

QUATRIÈME JOUR.

Le caporal BRAYSHAW réexaminé.—Le total de 1,415 lbs. de poudre que j'ai mentionné dans ma déposition comme étant dans le laboratoire comprend les munitions pour 45,000 coups, les 50 lbs. de poudre en baril et la charge de 750 lbs. qui entrèrent dans le laboratoire le matin. Il y avait 3 dragmes et demie de poudre dans chaque cartouche. Après l'explosion je vis un baril de cartouches sans balles dans les décombres qui n'avait pas fait explosion. Je n'ai pas vu de munitions éparpillées. Baxter travaillait au milieu de l'atelier dans le laboratoire la dernière fois que je le vis. Je ne sache pas qu'on ait trouvé d'allumettes sur le plancher. Je n'ai jamais entendu Lewis se plaindre. Il y a environ un an, je me rappelle qu'une capsule à percussion fut trouvée sur le plancher de l'atelier par le capitaine Mahon, et il me dit d'avertir les hommes à ce sujet. Il y avait un certain lot de matériel de guerre dans le laboratoire—une quantité considérable de divers genres de modèles et d'outils. Il n'y avait dans le magasin qu'une fourchette de carabine, les fusées que j'ai mentionnées et une couverture et deux seaux de capsules. La fenêtre était en partie couverte lorsqu'il plaça le couvercle de boîte.

JAS. IRVING, soldat du 17e régiment, réexaminé.—Lorsque j'étais dans la cour pour aider à M. Hawkins, le laboratoire avait sauté. Je ne puis affirmer que toute la bâtisse eut alors fait explosion. Je vis le capitaine Mahon marcher le long de la bâtisse avant l'explosion et tandis que j'étais la glace en face de la porte de l'appenti de l'ordonnance. Je connaissais Lewis, nous étions dans l'habitude de nous souhaiter le bonjour chaque fois que nous nous rencontrions ; mais je n'ai jamais eu de conversation avec lui sur ce qui se passait au laboratoire.

ANTOINE BENN, lieutenant-col. commandant de la garnison de Québec.—Les laboratoires sont entièrement sous le contrôle des magasins militaires. Il y a des instructions imprimées qui servent à le guider. Le magasin près du laboratoire est construit de manière à contenir 500 barils de poudre et contient maintenant environ 240 barils de munitions préparées. Ce sont des barils complets. La poudre employée pour ces munitions est de la poudre à gros grains. Chaque baril est supposé contenir environ 190 lbs. de poudre ; mais il varie suivant le calibre de l'arme à feu pour laquelle sont préparées les munitions, ou suivant les dimensions de la cartouche. De plus, il y a 10 barils de poudre à gros grains et 5 barils de munitions pour les armes de léger calibre. Il n'y a aucune communication quelconque entre le laboratoire et le magasin. Ce dernier est entouré d'un mur solide. C'est le capitaine Mahon qui a soin du laboratoire—il est inspecteur des magasins militaires. Ses devoirs en général sont expliqués dans les instructions imprimées que j'ai montrées. Le magasin est sous ma charge et les règlements relatifs aux magasins ont été rigoureusement mis en force. Le laboratoire est dans le parc inférieur. Je puis déclarer ici que je considère comme dangereux d'avoir un laboratoire si près d'un magasin à poudre, attendu que la fabrication des cartouches dans le laboratoire nécessite l'emploi du feu et la manufacture de diverses compositions. Comme de raison, une ville fortifiée doit avoir des laboratoires et des magasins dans ses murs, pour sa défense. Il existe des règlements pour les sentinelles placées au-dessus des magasins, en vertu desquels ces dernières doivent empêcher de fumer dans le voisinage. Je n'ai jamais vu de fusées détruites de la manière employée la dernière fois ; mais il n'est pas dans la nature de ces fusées de remuer de l'endroit où elles sont brûlées. Elle restent à la place où elles ont été enflammées : elles ne sont pas comme des rockets. Je crois qu'il eut été plus prudent de faire disparaître ces fusées que de les brûler dans le voisinage immédiat du laboratoire. Les tubes à friction pouvaient être mis en combustion par un bouton attaché au cuir par lequel ils sont enflammés. J'ignore s'il y avait de cette espèce de munitions dans la bâtisse en question. Je parle de celles anciennement employées dans la marine et ayant une bride en cuir à une extrémité.

Ils sont appelés tubes de marine. Je ne pense pas qu'une souris en grugeant la matière explosible elle-même pût y mettre le feu. Ces instructions imprimées que j'ai produites, donnent seulement des règles générales

pour l'information de l'inspecteur des magasins militaires. Je crois que l'on trouvera que les détails des travaux du laboratoire sont entièrement laissés à lui-même. Les règlements produits par moi sont les seuls qui servent à guider l'inspecteur des magasins militaires. Je désire ici, puisque le nom du capitaine Mahon a été mentionné, rendre témoignage au zèle et à la prudence de ce dernier. J'ai toujours eu la plus haute opinion de ses talents professionnels. Il est entièrement compétent pour prendre soin du laboratoire. Les inspecteurs des magasins militaires ont la surveillance générale des laboratoires et donnent des ordres pour leur direction intérieure. Lorsque j'arrivai ici, il y a presque deux ans, le défunt Lewis causa quelque tracasserie en conséquence de quelques difficultés avec sa femme; mais récemment il devait se comporter bien; et je n'ai eu que peu d'occasions de le voir travailler. J'ai entendu raconter qu'il était d'un caractère excentrique; mais il n'a jamais paru devant moi à cet effet.

(Lecture fut ensuite donnée d'une copie des instructions pour l'inspecteur des magasins militaires; mais on n'y trouva rien d'important pour l'enquête en général.)

A un juré—Je ne sache pas qu'il y ait des règlements pour définir la quantité exacte de munitions que devait contenir à la fois le laboratoire. Cela doit être laissé à la direction de l'inspecteur et artificier.

A un autre juré—Je crois que le capitaine Mahon avait représenté aux autorités qu'il n'avait pas tout ce qu'il lui fallait au laboratoire.

Le capitaine MAHON, réexaminé.—Je pense que les 10 hommes qui travaillaient dans le laboratoire pouvaient fabriquer environ 10,000 cartouches prêtes à être employées par jour. Je vins près de la mèche auparavant d'entrer dans le laboratoire. Je crois que j'en approchai à une distance de 10 verges. Elle était à environ trois verges du coin de la bâtisse. Je pense qu'il est très-probable que j'ai été près du feu avant d'entrer dans la bâtisse pour recevoir la charge de poudre. Il y avait des souris dans la bâtisse. Elles avaient rongé une partie d'une couverture et une paire de slippers à moi. Il est possible qu'elles peuvent avoir mis le feu à un tube à friction en le grugeant; ce qui est toutefois peu probable. Les munitions qui ont été préparées eussent probablement été enlevées le soir si elles n'avaient pas fait explosion. Je ne crois pas que j'ai eu en même temps plus de 15 demi-barils de poudre dans le laboratoire. Je me suis plaint plusieurs fois que mes employés étaient changés trop souvent. La réponse que je re-

cevais était que je devais avoir mon chef d'atelier toujours à ma disposition et que les hommes seraient changés le moins possible.

Le coroner et le jury se rendirent à l'hôpital militaire, rue St-Louis, pour recevoir la déposition du canonnier Morant, que ses blessures graves retiennent encore au lit.

ROBERT MORANT, canonnier, A. R., est assermenté.—J'étais employé dans le laboratoire, et j'étais là vendredi dernier, aidant le caporal Brayshaw à brûler les fusées. J'avais été employé le matin à l'intérieur à faire des cartouches sans balles, et je sortis du laboratoire, je crois, vers 10 heures. Quand le contre-maître mit le feu au premier lot de fusées, j'étais prêt de la fenêtre, à environ une verge et demie des fusées en combustion. Après qu'elles furent consumées, je les jetai dans un banc de neige. Je ne vis aucune trace de feu dans les débris. Je pense que les fusées furent toutes dépouillées de leurs bonnets. Il peut se faire que quelques-uns soient restés, mais je suis convaincu qu'il ne restât aucune trace de feu après la destruction de ces fusées. Je préparai la seconde pile de fusées pour être détruites. A ce moment le canonnier Finn était sur le banc de neige occupé à jeter les restes du premier lot. Il y avait une grande caisse de fusées tout près de la fenêtre au bout d'une corde de bois. Brayshaw me dit: "Est-ce que cette boîte est couverte? Si non, couvrez-la." C'est ce que je fis. J'avais le dos tourné, je crois, à la fenêtre, mais je n'en suis point certain. Je perdis alors conscience de tout ce qui se passa. Je n'entendis et ne ressentis aucune chose, et quand je revins à moi, je me trouvai dans le coin près de la guérite de la sentinelle, à environ 20 verges du lieu où je me trouvais avant l'explosion. (Le témoin dit ici et donne à entendre qu'il ne croit pas que l'explosion ait été amené par la destruction des fusées en dehors de la bâtisse. Il dit aussi qu'il savait que Baxter, Thompson, Burwell, Elmer, Bruce, Burr et Lewis se trouvaient dans la bâtisse au moment de l'explosion, et qu'un tonnellier du nom de Walsh y avait été le matin, croyait-il. Il connaissait Lewis depuis 12 mois, et n'avait remarqué rien d'étrange chez lui dernièrement; et qu'il avait été pour lui toujours un bon ami.)

Le coroner et le jury revinrent ensuite aux casernes de l'artillerie, pour continuer l'enquête:

JOHN WM. SCHILLMEER, sergent-major de l'artillerie royale.—J'ai connu le défunt Lewis depuis janvier 1858. Il appartenait à ma batterie et a toujours bien rempli son devoir. Je n'ai jamais rien remarqué d'étrange dans sa conduite, excepté en février dernier. Entre le

22 et le 27 de ce mois, Lewis vint me trouver et me dit qu'il voulait sortir du laboratoire. Je lui dis que je n'avais pas le pouvoir de faire droit à sa demande. En s'en allant il me dit qu'il désirait que je vinasse à envoyer un autre homme à sa place. Il ajouta qu'on voulait lui tendre un piège. Je lui répondis que je venais à ce que sa demande fut transmise à qui de droit. Il demanda aussi à voir le colonel. Il me laissa alors. Deux heures après je le rencontrai dans le passage ; je lui demandai alors s'il était descendu pour voir le colonel et pourquoi il désirait le voir. Il refusa de m'en faire part répondant qu'il préférait le dire au colonel lui-même. A midi je le conduisis devant l'officier de sa division qui lui demanda pourquoi il désirait voir le colonel ; il lui fit la même réponse. De fait, dit-il, je veux être déchargé du service. Il parla encore du guet-à-pent qu'on voulait lui tendre, prétendait-il. Vers deux heures, je le conduisis devant son colonel à qui il dit qu'il voulait être déchargé du service. Le colonel lui demanda s'il avait été payé pour ses 18 ans de services qui expiraient en mai prochain. Le colonel lui dit que les documents allaient être envoyés et qu'il aurait son congé en mai. Lorsqu'il disait qu'on lui tendait un piège, je ne pense pas qu'il faisait allusion au laboratoire, mais à quelques affaires de famille, attendu qu'il passait pour s'être querellé plusieurs fois avec sa femme.

A. H. ROBERTSON, lieutenant, A. R.—Je suis la personne mentionnée par le dernier témoin comme l'officier de la division de Lewis. Lorsque ce dernier fut amené devant moi, il me dit qu'il voulait sortir du laboratoire, attendu qu'on lui dressait un piège et qu'on conspirait contre lui. Il ajouta qu'il voulait son congé. Je lui fis observer que je ne croyais pas qu'il eût conscience de ce qu'il disait. Je pensais que son excitation pouvait provenir de la crainte d'être mis aux arrêts pour avoir refusé de dire au sergent-major pourquoi il voulait voir le colonel. Je n'ai rien remarqué d'étrange dans la conduite de Lewis en aucune autre occasion.

A un juré.—Je connais Lewis pour un homme expert et actif, d'une bonne conduite en général.

JAS. BOWEN, A. R.—Le jour de l'explosion, en transportant le capitaine Mahon, à sa maison, il perdit sa bourse contenant ses clefs. Ayant vu que Mme. Lewis l'avait ramassée, je fus la chercher chez elle. Je lui dis que je regrettais beaucoup que son mari eût été tué. Je lui demandai alors la bourse ; en me la remettant, elle me fit remarquer que son mari lui avait dit souvent que l'on craignait contre

lui pour le faire sauter et qu'il s'attendait à être quelque jour rapporté chez lui la tête cassée. Le sergent de l'arsenal Hilliard et sa femme étaient alors présents. J'ai connu Lewis depuis un certain nombre d'années, mais je n'ai jamais rien remarqué d'étrange dans sa conduite.

HILLIARD, sergent-major, ayant été appelé à rendre témoignage, corrobora en partie la déposition du témoin précédent. Il avait entendu la femme de Lewis, dire en joignant les mains dans son excitation : " le pauvre homme (en faisant allusion à son mari) disait souvent qu'on le rapporterait la tête cassée." J'étais fréquemment au laboratoire, ayant travaillé sous les ordres du capitaine Mahon, et les hommes me parlaient souvent de la conduite étrange de Lewis—comment, dans la conversation il lui arrivait de passer subitement d'un sujet à un autre—ce qui excitait souvent l'hilarité de ses camarades. Depuis que l'on m'eût fait cette observation, je crus voir quelque chose d'excentrique dans les manières de Lewis. Je crois que Lewis avait l'habitude de boire un peu des boissons fortes.

Il y a environ 4 mois que les hommes du laboratoire me parlèrent des excentricités du langage de Lewis.

Au chef des jurés :—J'ai toujours trouvé Lewis très exact à remplir ses devoirs. C'est seulement dans la conversation que j'ai observé quelque chose d'étrange.

Vint ensuite un autre témoin dont la déposition n'est d'aucune importance.

CINQUIÈME JOUR.

Le lieutenant-col. BENN, A. R., réexaminé.— Dans ma déposition, hier, ce que j'ai dit relativement à la proximité du laboratoire du magasin pouvant donner lieu à une fausse impression, je veux qu'il soit bien compris que je considère comme dangereux qu'un magasin contenant une si grande quantité de poudre soit dans le voisinage immédiat du laboratoire, attendu que l'ouverture du premier peut être accompagnée de danger, lorsque l'on travaille dans le dernier ; mais le derrière du magasin étant à l'épreuve d'une explosion comme celle de vendredi dernier, le public doit être sans inquiétude à ce sujet. Après l'explosion, la quantité suivante de matières n'ayant pas fait explosion a été trouvée dans les ruines du laboratoire : 16 boîtes de fusées, 1 boîte de capsules à percussion, 5 barils complets de munitions pour les fusils de léger calibre, contenant chaque de quoi tirer 3,600 coups. Je les ai vus et comptés moi-même ; après quoi je les ai fait détruire.

DAVID PRESHAM, journalier, employé par le département de la guerre.—Au moment de l'explosion, j'étais dans l'appenti de l'Ordonnance et avait le côté tourné vers le laboratoire lorsqu'eut lieu l'accident. Je fus atteint à la tête par un éclat de pierre et blessé grièvement.

JOHN BEWICK.—Je suis employé comme journalier dans le magasin de l'Ordonnance. Vendredi dernier, lorsqu'arriva l'accident, j'étais à la porte de l'appenti de l'Ordonnance en face du laboratoire. Je vis Irvine et Doolan ôter la glace en face du laboratoire. Je descendis avec la charge de poudre et aidai à la livrer dans le laboratoire, mais je ne suis pas entré moi-même dans le magasin. Hawkins et moi transportâmes dans l'appenti les boîtes vides de fusées. Je vis une boîte, presque pleine de fusées, dans le coin nord-est du laboratoire. Je vis deux artilleurs les prendre et les mettre dans une petite boîte qu'ils transportèrent dans le coin du laboratoire. Je n'ai pas vu ce qu'ils en firent. J'ai vu M. Hawkins aller dans la direction de quelques boîtes pleines de fusées pilées contre le mur sous le porche du laboratoire. Il y avait environ 30 boîtes de grandeurs diverses, contenant de 1,000 à 2,500 fusées chacune. Ces boîtes avaient été descendues ce jour-là de la citadelle. La boîte que j'ai vue dans le coin nord-ouest avait environ 4 pieds de longueur sur 2½ de largeur et environ 2 pieds de hauteur. Je me tenais alors à la grande porte de l'appenti de l'Ordonnance et je regardais M. Hawkins qui se tenait en face de la pile de boîtes et près de la grande boîte dans le coin. Il comptait, je crois, la pile des premières, lorsque je vis la grande boîte faire explosion. Deux ou trois minutes auparavant, j'avais vu le caporal Brayshaw placer un couvercle sur la grande boîte de fusées dans le coin nord-est de la bâtisse. Je ne puis dire si ce couvercle se trouvait encore sur la boîte au moment de son explosion. Cette dernière fut immédiatement suivie de celle des petites fusées. Je fus alors renversé et ne vis plus rien. La grande boîte de fusées fit explosion avec peu de bruit; mais celle de la pile des autres boîtes fut beaucoup plus forte. Après avoir été renversé je tombai à côté du mur à ma gauche. La fumée était si épaisse que je ne pouvais pas voir les boîtes et de fait j'ai été si soudainement renversé que je n'ai pas eu le temps de les voir. Nous avions descendu de la citadelle au laboratoire 4 charges de ces fusées. J'aidai McCaffrey à mettre ces boîtes dans le traîneau. Je pense qu'il y avait environ 30 boîtes en face de la bâtisse. Chaque charge de boîtes dépassait de beaucoup les membres du traîneau.

En ce moment le coroner fut informé que trois boîtes de fusées que l'on avait donné ordre d'apporter de la citadelle près de la salle d'enquête pour être examinées par le jury étaient arrivées. L'une de ces boîtes contenait des fusées marquées de la lettre E du genre de celles brûlées vendredi dernier au laboratoire, et les autres renfermaient des fusées d'une autre espèce. Le coroner suspendit alors l'examen des témoins et se rendit avec le jury dans la cour des casernes pour examiner les fusées. Les sous-officiers déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas les éprouver sans la permission de l'officier commandant, le lieutenant-colonel Benn, qui se trouvait alors absent. Après quelques délais et craignant que cet officier ne pût être trouvé le soir, le coroner et les jurés retournèrent dans la salle d'enquête pour reprendre l'examen des témoins, déterminé à faire tenter l'expérience le lendemain.

CHARLOTTE WOOD, épouse d'Edouard Blaybarough, est assermenté.—Mon mari est le serviteur du capt. Mahon. Je connaissais le défunt Lewis seulement de vue. Le jour de l'explosion je parlai à Mme Lewis pour la première fois. Elle était effrayée, et je la rassurai, elle me dit qu'elle était certaine que son mari avait été tué, parce qu'elle lui avait souvent entendu dire qu'on complotait contre lui, et qu'il était convaincu qu'il sauterait un jour ou l'autre.

Le coroner ici déclara qu'il était de la plus haute importance que le jury s'assurât de la nature du contenu de la pile de boîte en question. Le seul moyen de s'en assurer s'était d'envoyer les témoins à la Citadelle pour se procurer dans le magasin une boîte semblable à celles qui ont fait explosion contre le mur du laboratoire, et que le jury put l'examiner par lui-même. Sur cette suggestion du coroner, le jury accompagné du coroner se rendit de suite à la Citadelle où l'on découvrit une boîte semblable à celles qui avaient été envoyée au laboratoire le jour de l'explosion. Après en avoir fait l'examen le coroner et le jury retournèrent au lieu de l'enquête. En même temps des ordres furent donnés de transporter à la salle du jury pour être examinées par eux une certaine quantité de fusées semblables à celles qui furent détruites le jour de l'explosion, afin d'éclaircir cette question.

En attendant l'arrivée de ces fusées ALFRED PARTCH, soldat du 62^e régiment fut appelé pour être examiné. Il dit:—j'étais de garde vendredi dernier, comme sentinelle, au 2^e poste, à la porte St. Jean, entre 11 heures et midi. Quant l'explosion eut lieu j'avais de la guérite de la porte, à une distance de 4 ou

5 verges de la première. J'entendis la première explosion, qui fut assez faible, elle me fit l'effet de cartouches sans balles qui éclataient. D'après les rapports je suis d'opinion que l'explosion a originée à l'intérieur du laboratoire.

Environ deux secondes après, j'entendis une seconde explosion qui me renversa. J'avais alors le dos tourné au laboratoire. Quelque chose m'atteignit à l'épaule et je fus renversé sans connaissance. Autant que je puis me rappeler, je me levai et fut de nouveau jeté à terre par quelque chose qui me frappa à la cuisse. M'étant levé, je courus vers une petite bâtisse à ma droite où je m'arrêtai environ deux minutes, après quoi je sortis et marchai vers le corps de garde ; ce fut alors qu'eut lieu la 3^e explosion. La 2^e explosion fut la plus forte des 3. Les effets de la 2^e furent très-grands, les décombres volant dans toutes les directions. Après la 1^{re} explosion et avant la seconde, je vis de la fumée et une lueur autour de moi. Je crois que la fumée et cette lueur qui suivit la 1^{re} explosion venait du côté de la bâtisse. Une minute avant la 1^{re} explosion, je vis le capit. Mahon se tenir à 3 ou 4 verges de l'entrée de la fournaise. Il venait de sortir. Je ne l'ai pas vu après le premier choc.

Bewick fut ensuite réexaminé.—J'ai été employé 13 ans comme artiller. Je laissai le service de mon propre gré et je fus déchargé en août 1862.

En ce moment on annonça le retour du colonel-commandant, et le coroner suspendit l'enquête pour voir cet officier. Quelques minutes après, le coroner revint et dit que le colonel avait accordé la permission de faire l'expérience des fusées mentionnées et qu'elle aurait lieu vendredi matin à la citadelle.

L'examen de Bewick fut ensuite repris ; mais on dut bientôt tourner l'enquête en conséquence de l'heure avancée.

Dans le cours de l'interrogatoire du lieutenant Benn il a été omis un détail qui peut avoir son importance. Cet officier a déclaré que dans le cas de la reconstruction du laboratoire il était d'avis que l'on choisit un autre site à cet effet.

SIXIÈME JOUR.

L'investigation ajournée la veille fut reprise à 10 heures hier vendredi.

Les noms du jury ayant été appelés on procéda à l'examen des témoins.

Colonel BENN, réexaminé.—Relativement à la convention hier que des expériences seraient faites avec quelques unes des fusées ap-

portées de la citadelle à cet effet, je dirai que j'ignorais jusqu'à quel point le jury voulait pousser son expérience. Je ne suis pas en état de lui fournir les moyens de faire une telle expérience. Ordre a été donné de tenir en réserve ce qui reste des fusées de ce genre. Je pourrais cependant en fournir une douzaine afin que le jury put avoir occasion d'être témoin de leur effet.

Questionné par le coroner.—Etes-vous d'opinion, d'après votre expérience dans ces choses, que ces fusées, débarrassées de leurs chapiteaux et mis dans une boîte, feraient explosion en y mettant le feu.

Réponse—Je crois que 3,000 ou 4,000 de ces fusées, en boîte, ne feraient pas explosion simultanément, la quantité de poudre qu'elles contiennent n'étant pas suffisante pour déterminer une explosion considérable.

Questionné par le coroner.—Suffiraient-elles pour briser la boîte ?

Réponse—Les boîtes sont très fortes. Je crois néanmoins qu'elles feraient éclater la boîte.

Le coronaire au jury—Messieurs, nous allons nous servir des 12 fusées pour voir jusqu'à quel point elles peuvent faire explosion.

Le président—Nous n'en ferons rien monsieur.

Le coroner—Nous ferons l'expérience et je vous déclare que ni vous ni aucun autre juré avez le droit d'intervenir dans la cour jusqu'à ce que l'enquête soit terminée.

Un juré—Je ferai remarquer que l'effet de ces 12 fusées ne donnera pas une idée suffisante comme le ferait l'explosion d'une ou de plusieurs boîtes qui en seraient remplies.

Question par le président au col. Benn—Avez-vous jamais vu des fusées de ce genre mises en boîtes pour être éprouvées.

Réponse—Non.

En réponse à une autre question du président pour savoir si ces fusées étaient fabriquées avec les mêmes matériaux que celles maintenant en usage, le col. Benn donna à entendre que l'on se servait maintenant de plusieurs espèces de fusées à percussion et autres—mais leur composition était toujours la même.

Le coroner—Auriez-vous la bonté, colonel, de donner ordre de brûler ces fusées devant le jury.

Le col. BENN—Certainement, à 1 heure même.

Un juré—L'explosion de ce petit nombre ne satisfera pas le jury quand à l'effet produit par un plus grand.

Tous les jurés—Nous n'en sommes pas satisfaits.

Après une discussion un peu chaude et quelques explications du coroner, le jury résolut de se rendre dans le coin des casernes pour procéder à l'expérience des 12 fusées mentionnées plus haut, et alors par ordre du coroner elles furent dépouillées de leurs chapeaux et mises dans une petite boîte en bois proportionnée à celle qui fut détruite lors de l'explosion. Tout étant prêt, le feu fut mis à la boîte par le caporal Brayshaw. Le contenu de la boîte fut enflammé simultanément comme si c'eût été de la poudre projetant une vive flamme jusqu'à deux pieds de hauteur, et lançant à une distance de deux verges le couvercle de la boîte. Le fait de la prompte ignition et explosibilité des fusées fut pleinement démontré et la déposition de Bewick quant à la manière dont il vit la boîte faire explosion en face du laboratoire fut alors plus facilement comprise par le jury. Deux des fusées furent aussi projetées à deux ou trois pieds en dehors de la boîte sur la neige.

L'expérience terminée, le jury retourna au bureau de l'adjudant et continua l'enquête en réexaminant le caporal Brayshaw.

A une heure, il se retira pour délibérer sur le verdict à rendre, restant enfermé jusqu'à 4 heures.

VERDICT DU JURY.

Samedi, le 12 mars, le jury se réunissait pour la septième et dernière fois, et après avoir entendus différents témoignages pour constater de quelle manière on avait transporté de la citadelle au laboratoire les boîtes de cartouches le jour de l'explosion, rendit le verdict suivant :

Ce verdict déclare que le laboratoire a fait explosion par accident et que Hawkins et les autres victimes du désastre sont morts par suites des blessures mortelles reçues par la chute des décombres.

Et le jury en déclarant que les dits Hawkins et autres ont été malheureusement tués par accident ne peut s'empêcher d'exprimer l'opinion suivante :

Que la coutume suivie depuis longtemps de détruire des fusées par le feu dans le voisinage immédiat du laboratoire est blâmable et le jury est d'avis qu'en ce cas elle a causé la perte de 11 vies.

(Deux des jurés, MM. Lecourt et Rickaby, refusèrent de signer cette partie en italiques du verdict.)

Que l'administration intérieure n'était pas ce qu'elle aurait dû avoir été ; l'on permettait de faire séjourner dans le magasin du laboratoire de trop grandes quantités de munitions préparées ; et que l'on reçut dans le premier une trop grande quantité de poudre à la fois. Que le jour de l'explosion le laboratoire contenait 45,000 cartouches sans balles et 800 lbs. de poudre en barils.

Le jury regretta de dire que malgré la grande responsabilité du cap. Mahon qui avait seul le contrôle du laboratoire, on ne lui avait pas donné les moyens convenables de s'assurer dans tous les cas les services des hommes les plus intelligents, et il était d'accord avec le capit. Mahon que les soldats ne devaient pas être employés dans le laboratoire parce qu'ils étaient trop souvent changés pour remplir leur besogne avec la compétence nécessaire.

Que le laboratoire était situé dans une localité très-dangereuse, se trouvant à environ 70 pieds d'un magasin contenant une grande quantité de poudre.

Après que le verdict eut été rendu, il fut proposé par M. George Johnston, secondé par M. Charles F. Hamel et résolu à l'unanimité : "Qu'un vote de remerciements est dû à C. E. Panet, éc., coroner, pour son intégrité et la manière habile dont l'enquête a été conduite durant la longue période de 8 jours et que cette résolution soit publiée dans tous les journaux de cette ville."

Nous devons nous joindre à nos confrères de la Presse de cette ville pour remercier M. C. E. Panet, de la courtoisie avec laquelle il nous a procuré des renseignements relatifs à cette enquête.

Des presses mécaniques du "Canadien."

IMPRIMERIE DU CANADIEN,

No. 21, rue la Montagne, Basse-Ville, Québec.

LES soussignés informent leurs amis et le public qu'ils seront toujours prêts à exécuter à l'imprimerie du *Canadien* des impressions de toutes sortes, avec élégance, ponctualité et à bon marché, en français et en anglais.

J. N. DUQUET & Cie,

Éditeurs-propriétaires.

Québec, 14 mars 1864.